



Comment Kant a digéré Spinoza

PAR MARIE CÉHÈRE

Quiconque a un jour jeté les yeux sur l'histoire de la philosophie sait que, mathématiquement, une rencontre entre Spinoza et Kant était impossible. Kant est né en 1724, Spinoza est mort en 1677 : un tel rapprochement relève donc au mieux du fantasme d'exégète, au pire du délire ou de l'erreur de débutant. Les kantien(ne)s comme les spinoziste(s), d'ailleurs, rechignent à ce mariage ; Kant fait peu mention de l'œuvre de Spinoza et presque toujours avec inexactitude.

CARL R. BOLDUC
KANT ET SPINOZA
Rencontre paradoxale
Éd. du Félin, 135 p., 19,90 €

Carl R. Bolduc, spinoziste et professeur de philosophie à Montréal, le sait, et il prend le pari de faire mentir ces préjugés défavorables.

En quel honneur ? Ou, si l'on préfère, sur quels critères se fonde-t-il pour soutenir une thèse aussi improbable ? Prudent, parfois audacieux mais pas téméraire, l'auteur entend par-dessus tout jeter des ponts entre le *Traité théologico-politique* de Spinoza et *La Religion dans les limites de la simple raison* de Kant. Là se trouveraient les indices d'une réelle connivence, d'un accord tacite sur trois problèmes particuliers et que nous n'avons pas terminé d'élucider : la liberté de philosopher, les liens entre morale et religion, et par extension entre foi privée et culte public, et l'herméneutique biblique, en tant qu'elle constituait alors un instrument efficace contre la censure et un pare-feu aux excès superstitieux.

Le champion de la critique biblique et de l'athéisme, Spinoza, aurait profondément imprégné Kant qui, de son côté, par stratégie philosophique et par choix social, n'a jamais fait la lumière sur ces emprunts. Au cœur de la querelle du panthéisme qui déchira l'Allemagne de l'*Aufklärung*, Bolduc exhume cet étonnant spinozisme à la sauce kantienne.

En 1789, Friedrich Heinrich Jacobi adresse à Kant le reproche selon lequel sa philosophie pourrait très facilement être taxée de spinoziste, c'est-à-dire de panthéiste, c'est-à-dire d'athée. Si le grief est fondé, Kant aurait tout intérêt à ne pas entrer dans la mêlée, au risque de s'embourber dans des justifications vaseuses et vaguement contradictoires. Car s'ils n'en pensaient alors pas moins, beaucoup d'auteurs se gardaient d'intervenir dans le débat sur le spinozisme : par exemple, une accusation d'athéisme

avait valu à Fichte d'être chassé de sa chaire de philosophie de l'université d'Iéna.

Bolduc rejoint ici le postulat déjà énoncé par certains acteurs de la querelle : si Kant fait preuve dans ses écrits d'un anti-spinozisme zélé, c'est pour déguiser une approbation presque totale. À l'image des libertins érudits du XVII^e siècle, Naudé, La Mothe Le Vayer, Gassendi ou Bayle, Kant prônait la dissimulation et l'ambiguïté dans l'écriture lorsque les idées de l'énonciateur heurtaient l'autorité du pouvoir en place.

Alexis Philonenko est d'ailleurs formel à cet égard : Kant a lu et compris Spinoza, l'absence de référence directe, ou du moins explicite, est un égard pour Frédéric II. Cette stratégie du « secret », que Leo Strauss a décrite sous le nom d'art « *d'écrire sous la persécution* », soulève deux points essentiels de la pensée kantienne.

Dans sa constitution même, le kantisme revendique l'intégration, au sens physique, des éléments de la tradition philosophique sur lesquels il s'appuie. Kant n'emprunte pas, il digère, refait lui-même le chemin des raisonnements, revient aux bases, examine et trie. Sur le modèle de la révolution copernicienne qui fonde la *Critique de la raison pure*, il fait de sa philosophie présente le centre de la réflexion et, à partir de ce centre, repense et reconstruit le spinozisme, qui donne ainsi l'impression d'être tordu, dissimulé ou mal compris.

Il n'est, pour lui, pas de philosophie sans critique, c'est-à-dire sans examen raisonné des faits et des textes en les époussetant des grilles de lecture sociales et des strates exégétiques antérieures.

Partant, on ne peut s'étonner de la discrétion des références à Spinoza dans l'œuvre de Kant.





Deuxièmement, la querelle du panthéisme ayant jeté le doute, entre autres, sur le spinozisme de Lessing, qui pratiquait l'exégèse biblique suivant la méthode critique énoncée dans le *Traité théologico-politique*, faire à Kant le même reproche revient à réexaminer la nature, les fondements et les enjeux de l'*Aufklärung*.

Les Lumières allemandes étaient supposées viser un juste équilibre entre religion et politique, et non présager d'une séparation éventuelle du cultuel et du civil. Préserver le mythe des Lumières comme mouvement laïc – non athée – exige de séparer hermétiquement les penseurs allemands, en l'occurrence, des XVIII^e et XIX^e siècles et le spinozisme. Car si aujourd'hui la frontière peut nous sembler mince, ni Frédéric II, ni Voltaire, ni D'Alembert ne versaient dans l'anticléricalisme féroce de Spinoza et surtout des spinozistes.

Le travail de Carl Bolduc réalise cette déconstruction. En soulevant la question des stratégies possibles de délimitation entre raison et religion au sein de la société, la lecture parallèle de Kant (*La Religion dans les limites de la simple raison*) et de Spinoza les voit se rejoindre dans l'adhésion à une critique libre et totale et à une forme d'athéisme d'État permettant justement l'exercice de la philosophie critique.

Si Kant, pour des raisons tant de stratégie théorique que de prudence sociale, refusait de mentionner ses emprunts à Spinoza et d'entrer dans le vif du débat, il demeure néanmoins fidèle à la maxime des Lumières : « *sapere aude* ». On imagine, dès lors, qu'il voyait la subsistance du spinozisme comme une alternative toujours préférable à la censure piétiste.

Cette « rencontre paradoxale » entre Spinoza, le spinozisme, Kant et le kantisme fait apparaître deux figures du philosophe, deux visions radicalement opposées de ce que doit être son rôle au sein de la société. D'un côté, le savant retiré des affaires du monde, regardant de haut les controverses, même lorsqu'elles atteignent ses propres écrits ; de l'autre, l'homme engagé dans le monde, excommunié et poignardé, synonyme universel d'athéisme, la pire transgression politique que l'on puisse imaginer, même au siècle des Lumières...

Ce que nous apprennent aussi ces hommes dont les idées sont plus voisines que ce que Kant aurait voulu laisser croire, c'est que les stratégies du secret et de la prudence sont, en philosophie, des digues qui ne supportent pas l'épreuve du temps. En mettant le doigt dans l'engrenage de la critique et de la dénonciation systématique des superstitions, Kant était déjà plongé jusqu'à la ceinture dans l'athéisme politique animé par le spinozisme. 📍

Marie Céhère a publié en 2015 avec Roland Jaccard *Une liaison dangereuse (L'Éditeur)*.